



Méthodologie de la dissertation

Faire le plan, écrire l'introduction



Organiser les idées - choisir les grandes parties de votre plan

Parmi les réponses possibles à la question posée gardez **trois propositions**, les plus pertinentes et les plus intéressantes à argumenter.

Rédigez des phrases complètes qui synthétisent un avis précis (« je veux ici montrer que... »)

Chaque partie doit constituer en elle-même une réponse possible au sujet.

Chaque partie doit répondre à la question posée, et y répondre différemment.

Éviter les plans traitant une notion en I), une autre en II) et finalement abordant le sujet en III) dans une unique partie.

Il n'est pas souhaitable qu'une partie expose que la pensée d'un·e philosophe : une partie doit exposer une idée claire permettant de répondre au sujet.

Choisir l'ordre des parties

Le plan se fait en trois parties.

Le plan n'est JAMAIS historique ou chronologique, mais toujours logique.

La position qui est la plus faible est celle que vous défendrez en première partie.

Première partie : On part des évidences. Il s'agit d'examiner la réponse spontanée que donnerait n'importe qui, sans formation philosophique particulière, en s'appuyant sur des exemples simples, des situations courantes, des usages ordinaires des mots.

Deuxième partie : Cette étape requiert un effort d'analyse plus rigoureux et le recours à des arguments proprement philosophiques. Il s'agit de montrer que, sur la base d'autres arguments que ceux de la première partie, une réponse différente peut être soutenue.

Troisième partie : il s'agit de dépasser l'opposition installée par les deux premières analyses. Cette dernière étape intègre et transforme les deux précédentes dans une perspective plus féconde.

Écrire l'introduction

L'amorce : d'abord, vous pouvez mettre une phrase d'accroche. Il peut s'agir d'une citation - à condition qu'elle soit strictement pertinente - d'un proverbe, d'une expression courante ou d'une situation concrète éclairante. Il faut absolument éviter les généralités vagues et convenues telles que « De tout temps... », « La nature humaine... » ou « Depuis Socrate... », qui n'apportent rien au problème et affaiblissent d'emblée la rigueur philosophique.

Premières définitions et alternative : (élaboration de votre analyse) définition simple des termes du sujet. À partir de là, on fait apparaître deux interprétations possibles de l'énoncé, deux manières légitimes de répondre à la question. C'est à ce moment que le problème émerge véritablement, sous la forme d'une tension ou d'un paradoxe. Cette étape comporte nécessairement une articulation logique explicite — « mais », « pourtant », « cependant » — qui marque l'opposition entre les deux perspectives. L'absence d'un tel pivot logique indique généralement que le problème n'a pas été construit.

Écrire l'introduction

La problématique : en quoi la question pose problème ? Attention : la problématique n'est pas la question posée dans le sujet, vous ne devez pas la répéter telle quelle. Il s'agit du moment décisif de l'introduction. En quelques phrases, on doit exploiter la tension précédemment dégagée afin de formuler clairement l'enjeu philosophique du sujet. La problématique ne se limite pas à une simple question ; elle peut combiner interrogations et affirmations pour montrer ce qui fait difficulté et pourquoi il est nécessaire d'examiner la question. Si elle est bien formulée, elle contient déjà implicitement le mouvement de la dissertation.

L'annonce du plan : La progression logique du raisonnement est souvent suggérée par la problématique elle-même, mais elle doit être explicitement annoncée. Il faut indiquer clairement les étapes de l'analyse afin que le lecteur comprenne l'orientation du devoir et la manière dont la réflexion va se déployer. Une phrase par partie (éventuellement, les transitions qui vous feront passer d'une partie à la suivante). Préférez les liens logiques « or, car, donc.. » aux liens chronologiques « d'abord, ensuite, enfin.. ».

EXEMPLE

La matière est-elle nécessairement passive ?

ANALYSE DU SUJET ET PROBLÉMATIQUE

« Donner forme à la matière », « façonner une matière brute », « imprimer sa marque » : le langage ordinaire reconduit spontanément l'idée selon laquelle la matière serait un substrat inerte, disponible, attendant l'intervention d'un principe actif. Cette représentation trouve son élaboration philosophique la plus systématique dans l'hylémorphisme d'Aristote, pour qui la matière est puissance indéterminée, et la forme acte actualisant cette puissance. La matière semble ainsi définie par sa passivité même : elle reçoit, elle supporte, elle est informée.

Cependant, cette passivité est-elle une propriété ontologique de la matière ou le résultat d'un certain point de vue ? La critique formulée par Gilbert Simondon invite à reconsidérer radicalement cette hiérarchie. La prétendue passivité pourrait alors apparaître comme la projection d'un schème social de domination lié à l'esclavage - celui du commandement et de l'exécution - transposé dans l'ordre ontologique.

Mais alors, la passivité est-elle une propriété intrinsèque de la matière, ou une catégorie forgée pour penser l'action à partir d'un modèle hiérarchique ?

PLAN

PREMIÈRE PARTIE

ici je veux montrer que la matière est considérée comme passive dans la tradition philosophique (Aristote : la puissance comme réceptivité) et le langage commun

DEUXIÈME PARTIE

ici je veux montrer que la passivité est une projection issue d'un modèle social hiérarchique (Simondon, la passivité de la matière est une construction sociale)

TROISIÈME PARTIE

ici je veux montrer que l'alternative activité/passivité doit être reformulée à partir d'une pensée relationnelle de l'individuation. La matière est un moment d'un système dynamique (ontologie des forces et des processus chez Simondon où il affirme l'activité propre des processus matériels)

INTRODUCTION

Accroche

Un bloc de marbre sous le ciseau du sculpteur, de l'argile entre les mains du potier, du métal coulé dans un moule : ces images familières suggèrent qu'il y aurait, d'un côté, une matière brute et docile, et de l'autre, une activité qui la façonne. La matière apparaîtrait alors comme ce qui reçoit une forme sans jamais l'initier.

Premières définitions et alternative

Dire que la matière est passive, c'est la définir comme ce qui subit une action, comme un support indéterminé qui attend d'être organisé. La passivité renverrait ainsi à l'absence d'initiative ou de dynamisme propre. Une telle conception semble confirmée par de nombreux usages ordinaires : façonner, modeler, transformer impliquent qu'une activité s'exerce sur quelque chose qui, par lui-même, ne ferait rien. **Pourtant**, cette évidence peut être contestée. La matière possède des propriétés, des résistances, des capacités de transformation ; elle réagit, se déforme, se structure selon certaines lois. Ce qui apparaît comme passivité ne serait-il pas seulement l'effet d'un certain point de vue, hérité d'une histoire et une société basée sur des systèmes de domination ?

INTRODUCTION

Problématique

La difficulté tient donc à ce que deux interprétations s'opposent : soit la matière est essentiellement puissance réceptive, définie par son aptitude à recevoir une forme ; soit elle participe activement aux transformations dont elle est le siège, au point que l'opposition activité/passivité devient problématique.

Mais alors, la passivité est-elle une propriété intrinsèque de la matière, ou une catégorie forgée pour penser l'action à partir d'un modèle hiérarchique ?

Annonce du plan

Il faudra d'abord montrer pourquoi la matière semble nécessairement passive, en s'appuyant sur les évidences du langage courant et sur une première conceptualisation de la puissance comme réceptivité. On examinera ensuite les raisons de contester cette définition, en mettant en lumière le caractère construit de la notion de passivité. Enfin, on cherchera à dépasser cette opposition en reformulant les termes du problème, afin de penser la matière à partir d'une dynamique relationnelle qui excède le simple partage entre agir et subir.